

QUE DE FOIS j'y suis retourné en rêve, sur cette colline. C'est toujours l'été, et je contemple les champs dorés et verts, les fossés débordant d'aubépines et de lilas, la rivière étincelant au soleil comme une lame. Dans ma jeunesse, je trouvais refuge en ce lieu, et son souvenir ancré au fond de mon âme m'a toujours été un réconfort par la suite. Il fut un temps où je croyais qu'il ne changerait jamais, mais c'était avant que l'expérience ne m'apprenne que rien ne reste immuable. Aujourd'hui c'est un parking où l'on se gare pour admirer le panorama.

C'est ici que j'imaginai ma vie future, que je venais lire mes bandes dessinées ou, plus tard, des livres de poche interdits. Et, une fois, un recueil de blagues que j'essayais d'apprendre par cœur, pour plaire aux gens en les faisant rire. Deux cannibales sont en train de manger un clown. L'un des deux dit à l'autre: «Tu le trouves drôle, toi, son goût?»

Je rêvais de mon premier amour. Une fille brune au teint pâle. Comme je l'aimais, Mary Foley, souriante dans son cardigan rose. Pour elle j'aurais mené mon cheval invisible jusque devant les saloons du Far West, abattu

des soldats nazis, marqué le but qui ferait gagner l'Irlande juste avant la fin des prolongations. Hélas, elle en aimait un autre. Elvis Presley.

Je venais ici en toute saison, quand l'herbe était raidie de givre, ou par les journées où le silence était tel qu'on entendait, dans un buisson, le bruissement d'ailes d'un faisan effarouché.

L'automne, et la terre retournée, les soirs qui venaient plus tôt, les feux qu'on allumait dans la pièce principale des maisons. L'odeur de terre flétrie, la fumée des feuilles mortes qu'on brûlait apportée par le vent, et une sorte de mélancolie lourde de solitude.

Les soirs d'hiver, les fils électriques chantaient comme des fantômes sur les routes de campagne. De temps à autre, les phares d'une voiture éclairaient les arbres aux doigts nus, tandis que je courais à la ferme chercher du lait pour ma mère, qui se méfiait de celui acheté en magasin.

Assise sur un tabouret à un seul pied, la vieille fermière faisait mousser le lait dans le seau coincé entre ses jambes en appuyant la tête contre les côtes de l'animal; et la pisse des vaches qui ruisselait jusque dans la cour, leurs flancs encroûtés de bouse séchée, les mugissements qu'elles poussaient en vous regardant de leurs yeux tristes.

Quelquefois, pour rire, la fermière tournait les pis vers nous et nous mettait en fuite par quelques giclées. Des Juifs aussi venaient chercher leur lait, bidons argentés à la main, parlant dans leur étrange langue à eux.

Puis, comme un souvenir oublié se ranime, le printemps revenait, l'obscurité cérait le pas à la lumière. On ouvrait les fenêtres, les premiers perce-neige faisaient leur apparition, les jonquilles, les pas-d'âne; les soirées s'allongeaient; toute la nature s'étirait après son long sommeil. C'étaient des jours porteurs de joie et d'espérance.

Enfin, l'été tant attendu: le ciel bleu comme le manteau de la Vierge, les longues journées de liberté loin de l'école haïe.

Je pense ici aux saisons de ma propre vie, en son hiver où je découvre qu'il me faut me dépouiller de ce qui m'a été le plus cher.

Pourtant, c'est une source de contentement et même de joie qu'un paysage d'arbres nus où la lumière douce-amère souligne crûment toute chose.

M'y voici donc, homme fait aspirant à retrouver son regard d'enfant, l'époque où chaque odeur, chaque son, chaque vue étaient un émerveillement. Jamais plus, cependant, je ne connaîtrai mon émotion d'enfance à trouver une plume de faucon accrochée à un églantier, ni le goût des mûres sauvages après la pluie.

C'est ce lieu qui a fait naître mon amour des choses simples.

Je n'ai jamais aimé le béton comme j'aime un arbre, les roseaux au bord d'une rivière embrasée par le soleil couchant, ou les premières étoiles du soir; le bêlement d'un agneau dans un champ éloigné, ou le crachotement de la pluie contre une vitre.